

## Écrire en français

Entre le Moyen-Âge et le XVIII<sup>e</sup> siècle, autour de la Méditerranée, on utilisait, pour les transactions commerciales, le « sabir », dont le vocabulaire limité, emprunté aux parlers environnants, de même que l'absence de flexions et de syntaxe, faisait que personne ne s'est jamais servi de ce jargon pour formuler une pensée ou pour exprimer une émotion<sup>1</sup>. Vers l'âge de onze ans, grâce à la lecture, je devinai que l'idiome sonore qui se parlait autour de moi à la Nouvelle York était quelque chose de semblable, et que je n'avais donc pas de langue. Face à cette situation, je pris la résolution de partir, dès que je pourrais, en Grande-Bretagne ou en Irlande, et d'y apprendre l'anglais. Or, au fur et à mesure que j'avais dans l'adolescence, une autre évidence s'imposait : l'anglais<sup>2</sup>, qui était pour le moment ma porte s'ouvrant sur le monde extérieur, ne correspondait pas à mon intériorité, et ne pouvait être le lieu de ma vie, car cet idiome était au contraire la source de tout ce que je trouvais d'aliénant dans le monde contemporain. Il fallait donc que je me lançasse dans une quête, dont le but serait de trouver une langue.

Comme le sait toute personne qui pratique une forme de multilinguisme, chaque langue représente une vision particulière du monde, et structure la personnalité de qui l'incarne. Mais bien que je sois devenu polyglotte, que je me sente plus ou moins à l'aise partout sur le continent européen, et que, en éprouvant une affection réelle pour celles que je parle, je respecte toutes les langues, c'est le français que j'ai choisi – à moins que ce ne soit le contraire – comme lieu de mon existence, de ma mémoire, et de mon travail d'artiste, de même que c'est cette langue qui a déterminé le fait que je vis en France, et que j'en ai pris la nationalité.

En cherchant à maîtriser le français, dont je n'avais, en arrivant dans le pays, que quelques notions scolaires, j'ai eu l'impression non pas d'acquérir quelque chose de nouveau, mais de me souvenir d'une partie de moi-même que j'avais oubliée. C'était un des exemples les plus marquants d'une vérité que j'ai pu constater ailleurs : il y a des éléments essentiels de l'être qui viennent non de l'hérédité, ni de l'environnement, mais d'une mystérieuse mémoire.

Le français comporte deux particularités qui le distinguent des autres idiomes dont j'ai quelque connaissance, et aussi, je crois, de toutes les langues européennes. D'une part, la disparition de l'accent d'intensité sur chaque mot a occulté, mais non détruit, son énergie vitale, qui réapparaît avant tout dans la poésie. D'autre part, un nombre important d'éléments grammaticaux, essentiels à son fonctionnement, sont apparents dans l'écriture, mais latents et cachés dans l'énoncé oral. Ces deux spécificités jouent un rôle capital dans l'écriture poétique, et si, par rapport à la tradition anglaise, elles constituent des obstacles, pour moi, une fois reconnues et assimilées, elles ont représenté, au contraire, un atout majeur.

Ces aspects originaux de la langue ont été développés, culturellement, par rapport à deux conceptions de son identité. Selon la première, que l'un de ses admirateurs, empruntant un terme à la rhétorique classique, a qualifié « d'atticisme », l'essence du génie français serait de rester à la surface des choses avec une élégance rationnelle, et de considérer le XVIII<sup>e</sup> siècle comme l'âge d'or de la civilisation. La seconde consiste, en utilisant la langue pour construire une représentation en apparence dépouillée, à profiter de ses éléments cachés pour faire apparaître ce qui ne se voit ni ne

---

<sup>1</sup> On en trouve des exemples dans les pièces de Molière, quand les personnages sont censés parler une langue exotique, comme dans la cérémonie « turque » du *Bourgeois gentilhomme*.

<sup>2</sup> Qui est, historiquement, un créole, né de la rencontre de la langue germanique parlée par les paysans, et le français, langue de la cour et de la noblesse anglaises entre la fin du XI<sup>e</sup> et la fin du XIV<sup>e</sup> siècles.

s'entend dans la vie quotidienne. Comme cette dernière démarche correspond exactement à ce que je cherche à faire, aussi bien dans le roman que dans la poésie, et qu'elle me sert également de modèle pour le cinéma, aucune autre langue ne me convient aussi bien que le français.

Dans la mesure où j'envisage mon enracinement dans cette langue comme une nécessité de mon destin, et qu'elle est, de toutes les langues d'Europe, celle qui comporte le plus de règles déterminantes, on pourrait voir la situation comme une prison. Mais je la vois plutôt comme une grâce offerte et librement acceptée. Car c'est dans ces limites que je trouve la plus grande des libertés, et la plus joyeuse, qui est de chercher à entrevoir dans le monde, et à partager, ce qu'il y a de plus essentiel, mais aussi de plus mystérieux.

**Eugène Green**

Né à New-York aux États-Unis, il est cinéaste, et a publié des romans et des essais chez Gallimard ou chez Robert Laffont, ainsi qu'un livre de poésie aux éditions Arfuyen, *Le lac des cendres*, en 2014.